

A Eugène Delacroix

Paris, 7 septembre 1838

Cher vieux, comme c'est aimable à vous d'écrire à votre vieille sœur !...
Votre cœur est bien bon, bien grand, cher ami et vos yeux bien noirs, bien vifs, bien pénétrants. Vous le savez bien, je serais folle de vous, si je ne l'étais d'un autre et peut-être que vous m'aimeriez plus que tout, si d'autres fantômes *en jupons* ne dansaient plus gracieusement et plus coquettement, la nuit, sous le berceau de vos allées.

Mais moi, je ne sais pas danser. Et puis, d'ailleurs, rien n'engourdit les chevilles comme la fatigue délicieuse d'un amour heureux. Je suis toujours dans l'ivresse où vous m'avez laissée. Il n'y a pas un seul petit nuage dans ce ciel pur, pas un grain de sable dans notre lac. Je commence à croire qu'il y a des anges déguisés en hommes, qui se font passer pour tels, et qui habitent la terre quelque temps pour consoler et pour attirer avec eux vers le ciel de pauvres âmes fatiguées et désolées prêtes à périr ici-bas. – Ce sont là des folies que je ne voudrais pas dire pour tout au monde devant tout autre que vous et Grzymala. Vous ne vous moquerez pas de moi, je le sais, vous qui me connaissez tout à fait et qui savez si je me suis battu les flancs pour me persuader que j'avais une grande passion. Vous savez que ce n'est ni un parti pris, ni un pis-aller, ni une illusion de l'ennui et de la solitude, ni un caprice, ni rien de ce qui fait qu'on se trompe en trompant les autres. Je suis là comme dans un pays où le hasard de la promenade m'a conduite et qui se trouve si beau, si enchanté, si délicieux que je ne peux plus songer à en sortir et que j'y couche à la belle étoile, sous les arbres en fleurs, sans prévoir le temps des pluies et sans me bâtir une demeure comme feu Robison Crusoë. Ma foi, la société nous force bien assez à faire ce travail de Robison toute notre vie. Ne pouvons-nous pas, c'est-à-dire ne devons-nous pas tant que nous pouvons, faire des nids sous les branches quand le vent d'été et l'amour soufflent sur nous ? Vous croyez que cela ne peut pas durer plus qu'un nid de printemps ? Si je consulte ma mémoire et ma *logique*, certainement cela ne peut pas durer. Si je consulte l'état de mon cœur et ma poésie, il me semble que cela ne peut pas finir. Mais qu'est-ce que cela fait ? Si Dieu m'envoyait la mort dans une heure, je ne me plaindrais pas du tout, car voilà trois mois d'ivresse sans mélange, tandis que dans le passé je ne vois pas trois jours de chagrin sans un peu de joie ou d'espoir. Le bien l'emporte donc sur le mal, sinon dans la quantité du moins dans la qualité. Nous sommes faits comme cela, nous autres artistes bohémiens, bilieux et nerveux. Nous bondissons comme vous dites à la manière des volants et des balles élastiques. C'est-à-dire que nous touchons la Terre un instant pour remonter plus haut dans le ciel, et parce que nous avons des plumes pour nos volants, nous nous imaginons que nous avons des ailes et que nous volons comme des oiseaux, et nous sommes plus heureux que les oiseaux, bien qu'ils volent pour de bon....

Restons bohémiens, cher œil noir, afin de rester artistes ou amoureux, les deux seules choses qu'il y ait au monde. L'amour avant tout n'est-ce pas ? L'amour avant tout quand l'astre est en pleine lumière, l'art avant tout quand l'astre décline. Tout cela n'est-il pas bien arrangé ?

A vous

George